

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

En mémoire du dernier concile

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2012, tome 107, p. 30-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# En mémoire du dernier concile

**Cinquante ans après le concile Vatican II, cet article voudrait rappeler l'une ou l'autre question fondamentale, déjà présentes en 1962-1965, mais devenues cruciales cinquante ans après pour l'avenir de notre Eglise. Le message final du récent synode romain sur l'évangélisation, en octobre 2012, s'en est fait l'écho.**

30

Le propos de ces lignes n'est pas de dresser l'historique du concile Vatican II, de ses quatre sessions (1962-1965) et de ses 16 Constitutions, Décrets et Déclarations, ni même de présenter de tels documents, ne serait-ce que succinctement. L'anniversaire de l'ouverture du concile se signale déjà par la publication de nombreux articles et ouvrages, diversifiés et compétents selon l'objectif et les différents publics visés<sup>1</sup>. Nous voudrions simplement rappeler ici l'un ou l'autre éléments caractéristiques de ce grand concile. Eléments qui, de notre point de vue, ont été oubliés depuis plusieurs années. A cet oubli viennent s'ajouter des facteurs de ralentissement – inerties et blocages institutionnels, résistances des milieux socioculturels qui préfèrent s'abriter sous un « christianisme établi » et jugé plus sécuritaire ainsi que la non-réforme de l'appareil romano-curial – et voilà que se trouvent paralysés le rajeunissement de notre Église et « le bond en avant de la foi, au point que ce que l'Esprit a demandé aux Églises, au concile, ressemble à un mirage<sup>2</sup>. »

Heureusement toutefois, dans un univers que l'on sait en perpétuelle expansion, on ne peut empêcher la vie en Christ de se répandre ni l'Évangile de faire des disciples : à chaque époque des chemins nouveaux furent inventés, souvent même en dehors des structures officielles.

## *L'esprit de Vatican II*

Plus que les autres conciles qui se sont succédé au fil des siècles<sup>3</sup>, Vatican II se caractérise par une nouvelle vision de l'histoire de l'Église. Il faudrait dire : par une manière renouvelée de faire de l'histoire et donc de faire de la théologie dans l'Église. Vatican II bénéficie en effet du développement pris, au XIX<sup>e</sup> siècle, par les sciences historiques ainsi que d'une nouvelle vision de la société, défendue par un certain nombre de penseurs chrétiens<sup>4</sup>. Ces avancées permettent de relativiser un certain nombre d'éléments dans l'évolution de l'Église au cours des siècles : les doctrines et les circonstances qui les promeuvent, les

*N.B. : pour ne pas alourdir le récit, plusieurs informations théologiques ou jugées trop techniques ont été mises en notes. Nous les considérons toutefois comme importantes.*



Le Concile de Vatican II s'est tenu durant quatre sessions automnales de 1962 à 1965, dans la Basilique Saint-Pierre spécialement aménagée pour recevoir près de 2500 pères conciliaires.

formes du culte, la morale et la discipline qui en découle, etc. dépendent souvent de la culture et des temps en vigueur. Comme écrit Hans-Georg Gadamer, il faut faire l'effort de « se replacer » sur un « horizon » : « acquérir un horizon signifie toujours apprendre à voir au-delà de ce qui est près, trop près, non pour en détourner le regard, mais pour mieux le voir, dans un ensemble plus vaste et des proportions plus justes. »<sup>5</sup> Nous dirions volontiers que les recherches théologiques, patristiques et liturgiques, qui ont jalonné le XX<sup>e</sup> siècle de l'Église catholique ont permis à cette dernière de se construire une « conscience historique » et de se situer dans l'histoire comme étant un « moment » de celle-ci<sup>6</sup>. L'horizon de l'Église est tissé par tous ceux et celles qui, dans la suc-

cession des siècles, se sont mis à l'écoute de la Parole de Dieu. Ce qui signifie que nous avons d'abord à parcourir l'histoire pour apprécier comment cette même Parole a été écoutée et mise en œuvre, et ainsi à reconnaître ce que l'altérité du passé nous dit aujourd'hui. Puis à nous mettre nous-mêmes à l'écoute de la Parole, l'ouverture à cette dernière nous situant alors devant l'altérité maximale, propre à nous projeter dans l'avenir.

En cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il s'agit pour l'Église de faire un *aggiornamento*, selon le mot de Jean XXIII signifiant « mise à jour, actualisation<sup>7</sup> », de par un retour aux sources et un réexamen de la tradition ainsi que par une évolution et certains changements propres à



Le Concile a permis la rencontre d'évêques du monde entier. On reconnaît ici à gauche, Mgr Louis-Séverin Haller, dans les travées de la Basilique Saint-Pierre, spécialement aménagées pour l'occasion.

redynamiser l'annonce de l'Évangile, mission que l'Église doit assumer dans les temps qui sont les nôtres. A cet effet, il lui faut appréhender le monde de manière positive et fraternelle. Jean XXIII y encourageait les évêques réunis lors de la première session du Concile.

« Il arrive souvent que dans l'exercice quotidien de Notre ministère apostolique Nos oreilles soient offensées en apprenant ce que disent certains qui, bien qu'enflammés de zèle religieux, manquent de justesse de jugement et de pondération dans leur façon de voir les choses. Dans la situation actuelle de la société, ils ne voient que ruines et calamités ; ils ont coutume de dire que notre époque a profondément empiré par rapport aux siècles passés ; ils se conduisent comme si l'histoire, qui est maîtresse de vie, n'avait rien à leur apprendre et comme si du

temps des Conciles d'autrefois tout était parfait en ce qui concerne la doctrine chrétienne, les mœurs et la juste liberté de l'Église.

« Dans le cours actuel des événements, alors que la société humaine semble à un tournant, il vaut mieux reconnaître les desseins mystérieux de la Providence divine qui, à travers la succession des temps et les travaux des hommes, la plupart du temps contre toute attente, atteignent leur fin et disposent tout avec sagesse pour le bien de l'Église, même les événements contraires. »  
Discours pour l'ouverture du Concile Vatican II le 11 octobre 1962 (*Gaudet mater Ecclesia*).

Le Pape invite à discerner les signes des temps, car nous avons à apprendre des événements qui nous arrivent. C'est par eux que Dieu conduit l'histoire des hommes. Non pas que ce-

lui-ci serait une divinité magique tirant sadiquement les ficelles de l'histoire. Mais bien que le sens de l'existence humaine, et de chacune de nos petites vies, est à chercher ici-bas à travers tout ce qui survient dans le monde ; négativement quand les événements le bouleversent, le meurtrissent et le fracturent ; positivement quand ils lui donnent de progresser et d'envisager un avenir meilleur pour tous. Le monde n'est pas mauvais puisque c'est bien là que le Père nous veut et qu'il attend de nous une manière de vivre filiale à son endroit et fraternelle à l'égard de tous les hommes.

### *L'importance du vocabulaire*

S'agissant de l'annonce que l'Église a reçue mission de transmettre à l'humanité – le Pape emploie ici le terme de « doctrine chrétienne », laquelle, « certaine et immuable » a été illustrée par les conciles de Trente (1545-1563) et de Vatican I (1869-1870) – il faut maintenant l'approfondir et la présenter de manière qu'elle corresponde à notre époque.

« En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée. Il faudra attacher beaucoup d'importance à cette forme et travailler patiemment, s'il le faut, à son élaboration ; et on devra recourir à une façon de présenter qui correspond mieux à un enseignement de caractère surtout pastoral. »

Dans la citation deux mots apparaissent de façon significative : la « forme » dans laquelle la vérité est énoncée et le « caractère pastoral » de l'enseignement. Le premier vocable désigne entre autres la manière dont un sujet se manifeste et se donne à voir dans le monde. La forme c'est la manière dont je me comporte, mon langage, ma relation avec les autres, l'hos-

pitalité que je pratique à leur endroit. Ce que l'adjectif « pastoral » qualifie et renforce. Nous croisons ici la notion de « corporéité » : mon corps c'est la relation que j'entretiens avec l'univers, relation qui dépend de mon « âme », du principe qui précisément m'anime et me motive. L'Église comme Corps de son Seigneur c'est la relation que le Christ lui-même tisse avec le monde, son alliance qui se fortifie et s'enracine dans l'humanité.

### *Une Église du dialogue*

Une telle perspective, outre bien sûr les textes eux-mêmes de Vatican II<sup>3</sup>, prendra toute son ampleur avec l'encyclique de Paul VI *Ecclesiam suam*, publiée en plein Concile (1964). Une Église qui, de par la conscience toujours plus vive qu'elle prend de sa conformité au Christ – ce qui implique une conversion permanente de cette même Église – et par conséquent de sa différence avec le « milieu humain dans lequel elle vit et qu'elle aborde » (61), doit rester en dialogue permanent avec le monde.

« Cette distinction d'avec le monde n'est pas séparation. Bien plus, elle n'est pas indifférence, ni crainte, ni mépris. Quand l'Église se distingue de l'humanité, elle ne s'oppose pas à elle ; au contraire elle s'y unit. » (65)

« L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ; l'Église se fait conversation. » (67)

« Il faut que nous ayons toujours présent cet ineffable et réel rapport de dialogue offert et établi avec nous par Dieu le Père, par la médiation du Christ dans l'Esprit-Saint, pour comprendre quel rapport nous, c'est-à-dire l'Église, nous devons chercher à instaurer et à promouvoir avec l'humanité. » (73)

Le « dia-logue » c'est littéralement la parole divisée, le logos qui est partagé ; l'Église du

Verbe incarné n'étant rien d'autre que « Jésus-Christ, répandu et communiqué, c'est Jésus-Christ tout entier, c'est Jésus-Christ homme parfait, c'est Jésus-Christ dans sa plénitude », selon la définition célèbre de Bossuet.

Ainsi la manière d'être de l'Église dans le monde, et donc des chrétiens eux-mêmes, ne peut-elle se faire que « pastorale », car elle est le style même de Jésus. Une des caractéristiques du Maître, lui qui, « partout où il passait, faisait le bien et qui guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du démon » (Ac 10, 38), caractéristique qui le distingue des autres prophètes, c'est son hospitalité à l'égard de tous sans distinction de race, de religion ou de classe sociale. Ce qu'est l'Église ne se réduit pas à sa doctrine. Depuis la destruction du Temple, elle a vocation à devenir le lieu où chacun a désormais accès au Père et à tous ses frères. « Fais de ton Église un lieu de vérité et de liberté de justice et de paix, pour que l'humanité tout entière renaisse à l'espérance. »<sup>9</sup> Notre singularité chrétienne découle de cet événement insurpassable, eschatologique, qu'est la présence du Christ Sauveur dans notre monde<sup>10</sup>. Le Fils, être de relation par excellence, est venu réconcilier l'humanité avec le Père : or l'Église a beaucoup à faire pour se réconcilier avec cette dernière ! L'Église, ce ne devrait plus être la hiérarchie ecclésiastique qui pérorer et condamner, mais le peuple de Dieu qui offre son amitié aux hommes et aux femmes de ce temps<sup>11</sup>.

### ***Tradition et changement***

La question fondamentale de l'identité chrétienne n'est pas simple : dans un monde où tous les types de « vie commune<sup>12</sup> » (conjugale, professionnelle, scolaire, ecclésiale, politique, etc.) se déstructurent – et voilà bien quelques-uns parmi les « signes des temps » à observer !

– comment maintenir tradition et progrès ? Dans notre Église certains s'attachent à considérer le développement de la doctrine comme la continuation d'un mouvement<sup>13</sup> : on procède de manière cumulative, les définitions dogmatiques s'ajoutant les unes aux autres. Ainsi la définition de l'Assomption de la Vierge Marie (1950) se situait-elle dans le même mouvement que celle de son Immaculée Conception (1854) et laissait-elle augurer d'autres déclarations postérieures. Heureusement, s'agissant du titre de Mère de l'Église accordé à Marie, les Pères conciliaires ne poursuivirent pas dans ce sens-là, redonnant à la Vierge sa juste place au sein même de l'Église<sup>14</sup>.

A Vatican II de nouvelles perspectives apparaissaient, la notion de développement induisant celle de progrès<sup>15</sup>. La tradition n'est pas un monument d'immobile majesté. Si elle se sclérose, elle ne remplit plus son rôle qui est de susciter du neuf, d'assurer l'avenir en élargissant sans cesse les horizons de la communauté ecclésiale. Elle ne se réduit pas à la seule référence au passé – ce qui conduit souvent au traditionalisme, caricature de la tradition authentique – mais elle est une structure dynamique capable d'engendrer de nouvelles formes ecclésiales. Par manière de paradoxe, Husserl explique que le concept de tradition implique l'oubli des origines, le devoir de recommencer autrement. Nous vivons cela rituellement dans le mémorial eucharistique. Il n'est pas une répétition mais une actualisation. La prière d'anamnèse (et l'acclamation qui la précède) est saisissante : nous faisons mémoire du passé, du présent et du futur<sup>16</sup> ! L'Évangile reste à l'Église comme principe inépuisable de régénération et la mission de l'Église consiste à nourrir la culture contemporaine – soit les manières de penser, d'agir et de



Le Concile a fait recours aux technologies les plus modernes de l'époque en termes de communication. Toutes les sessions ont été enregistrées ; la radio et la télévision ont retransmis les événements les plus importants.

vivre des hommes d'aujourd'hui – de l'esprit de l'Évangile<sup>17</sup>.

« Cette Tradition qui vient des Apôtres progresse dans l'Église, sous l'assistance du Saint-Esprit ; en effet, la perception des réalités aussi bien que des paroles transmises s'accroît, soit par la contemplation et l'étude des croyants qui les méditent en leur cœur (cf. Lc 2, 19.51), soit par l'intelligence intérieure qu'ils éprouvent des réalités spirituelles, soit par la prédication de ceux qui, avec la succession épiscopale, ont reçu un charisme certain de vérité. Ainsi l'Église, tandis que les siècles s'écoulent, tend constamment vers la plénitude de la divine vérité, jusqu'à ce que soient accomplies en elle les paroles de Dieu. »

*Dei Verbum*, n° 8.

### ***Le témoignage chrétien***

A notre époque, la transmission des valeurs issues de l'Évangile et du noble héritage chrétien apparaît souvent dans l'impasse. Mais un tel blocage ne serait-il pas dû à la vision parfois superficielle que nous avons de ces valeurs et de cet héritage ? A méconnaître à quelle profondeur se trouvent leurs racines et leur vérité, nous risquons de nous fixer sur certaines de leurs manifestations périphériques ou anecdotiques<sup>18</sup>. La scène liturgique constitue un excellent poste d'observation en la matière : par méconnaissance de la tradition et du sens profond des choses, certains acteurs parmi les jeunes générations affichent parfois un sens aigu de l'inessentiel et de l'accessoire ! Mais ce



Les évêques suisses reçus en audience par le pape Paul VI en 1963 : un prélat inconnu, Mgr Raymond Tschudi (Abbé d'Einsiedeln), Mgr Nestor Adam (Sion), Mgr Louis-Séverin Haller (Saint-Maurice), Mgr Angelo Jelmini (Lugano), Sa Sainteté Paul VI, Mgr Franz von Streng (Bâle), Mgr François Charrière (Lausanne, Genève et Fribourg), Mgr Joseph Hasler (Saint-Gall).

genre de méprise voire d'intransigeance nous guette aussi lorsque le sort de l'être humain est en jeu. Benoît XVI le rappelle à propos des avancées inquiétantes des biosciences et des biotechnologies :

« Prompts à se scandaliser pour des questions marginales, beaucoup semblent tolérer des injustices inouïes. Tandis que les pauvres du monde frappent aux portes de l'opulence, le monde riche risque de ne plus entendre les coups frappés à sa porte, sa conscience étant désormais incapable de reconnaître l'humain. Dieu révèle l'homme à l'homme ; la raison et la foi collaborent pour lui montrer le bien, à condition qu'il veuille bien le voir ; la loi naturelle, dans laquelle respandit la Raison créatrice, montre la grandeur de l'homme, mais aussi sa misère, quand il méconnaît l'appel de la vérité morale. »

Encyclique *Caritas in veritate* (2009), n° 75.

Nous avons certes à demeurer fidèles à l'Évangile et à sa vision authentique de l'être humain. Mais devons-nous nous contenter de dénoncer ce qui est inacceptable et dégradant par rapport au sens ultime et vrai de l'homme ? Notre différence chrétienne ne doit-elle pas surtout nous pousser au dialogue avec les hommes et les femmes qui, sans partager notre foi christique, espèrent en un avenir de dignité et de vérité pour l'être humain et en « une société à la mesure de l'homme, de sa dignité et de sa vocation » – pour reprendre les paroles de Benoît XVI ? Les chrétiens ont une « diaconie de la vérité » à exercer dans le monde, non pas sur le ton du discours intransigeant, mais en misant sur cette foi élémentaire qui se transmet de génération en génération, et qui est foi en un quelque chose qui nous



dépasse et sur lequel nous ne saurions mettre la main. Travailler à la recherche commune de la vérité sur l'homme dans une hospitalité réciproque avec « ceux qui sont en état de donner aux générations à venir des raisons de vivre et d'espérer<sup>19</sup>. » « Leur reconnaître cette foi et l'admirer, voire la susciter, crédibilise le caractère gratuit ou désintéressé du service que la foi chrétienne doit rendre à la recherche commune de la vérité de l'humain. »<sup>20</sup> Jésus, notre Maître, ne commande pas, il ne donne

pas d'ordres ; il ouvre, il dévoile un monde. « Si tu veux être parfait... » ou bien « Heureux ceux qui... » ou encore « Ta foi t'a sauvé ». Le Christ parle avec autorité parce qu'il suggère, il donne de naître, il ouvre des pistes. Lui qui est la parole des origines. En lui réside la *dynamis* du commencement et de l'achèvement de toute chose.

Jean-Claude Crivelli

## Notes

1. Signalons la collection *Vatican II pour tous*, 16 volumes, Paris, Médiaspaul, 2012-2013.

2. Giuseppe Alberigo, Préface à *L'Édition intégrale définitive* des textes conciliaires, Paris, Cerf, 2010. Force est de constater que les « questions cachées » lors du concile, celles que le Pape et de nombreux évêques craignaient d'affronter et qui furent retirées de l'agenda des sessions, ressortent maintenant au grand jour. Nommons : le célibat des prêtres et plus largement le mode de vie des prêtres, leur formation et le mode d'appel. Le contrôle des naissances et de manière plus générale la vaste question de la sexualité dans l'existence humaine. La réforme de la curie et particulièrement l'outrancière centralisation romaine. S'y relie la mise en œuvre effective de la collégialité épiscopale – dont il faut bien avouer qu'elle ne fonctionne pas du tout – ainsi que le ministère de Pierre par rapport aux Églises locales. De telles questions demeurent décisives pour l'avenir de l'Église. Sans oublier bien sûr le rôle de la femme dans l'Église.

3. Au nombre de 20, qualifiés d'œcuméniques (rassemblant les évêques appartenant à une même communion ecclésiale) et reconnus comme tels par l'Église catholique – le grand schisme de 1054 interrompant la série des 8 conciles reconnus également par les patriarchats d'Orient.

4. L'entrée de l'Église dans la modernité ne s'est pas réalisée sans plusieurs démêlés avec l'autorité romaine. Ainsi l'année 1864 se signale-t-elle par l'ency-

clique *Quanta cura* qui condamne le rationalisme, le gallicanisme, le socialisme, le libéralisme, etc., à laquelle Pie IX ajoute le fameux *Syllabus*, un catalogue « contenant les principales erreurs de notre temps » (au nombre de 80). « Divisé en dix chapitres, le *Syllabus* condamnait : 1. le panthéisme, le naturalisme et le rationalisme absolu ; 2. le rationalisme modéré ; 3. l'indifférentisme, qui considère que toutes les religions se valent ; 4. le communisme, les sociétés secrètes et les sociétés bibliques protestantes ; 5. des erreurs concernant l'Église et ses droits ; 6. des erreurs concernant la société civile et ses relations avec l'Église, entre autres, la séparation de l'Église et de l'État ; 7. des erreurs en matière de morale ; 8. les conceptions erronées sur le mariage chrétien ; 9. le rejet du pouvoir temporel du pape ; 10. des erreurs concernant « le libéralisme moderne », notamment la liberté des cultes ». Roger Aubert, *Encyclopædia Universalis*.

En 1907, pour conjurer le modernisme, le Saint-Siège publie le décret *Lamentabili*, qui recense 65 erreurs, au sujet de : l'inspiration de la Bible, la nature des dogmes, l'institution des sacrements, l'autorité pontificale, etc. Parmi les penseurs visés : Adolf von Harnack (1851-1930) et son ouvrage *Das Wesen des Christentums*, qui insiste sur l'importance des témoignages historiques pour étudier les origines chrétiennes ; Alfred Loisy (1857-1940) et son livre *L'Évangile et l'Église* – où il critique d'ailleurs von Harnack qui méconnaît la médiation de la tradition

pour atteindre Jésus – dont la citation la plus célèbre est : « Le Christ a annoncé le Royaume, mais c'est l'Église qui est venue », phrase qu'il faut situer dans un contexte où l'auteur réfléchit sur la notion de continuité/discontinuité.

5. Hans-Georg Gadamer, *Vérité et Méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1996, p. 327.

6. Comme écrit Gadamer : « Une conscience véritablement historique ne perd jamais de vue son propre présent, de manière à se voir elle-même, ainsi que ce qui est historiquement autre, dans la perspective qui convient. » *Ibid.* Le bénéfice d'une telle mise en perspective consiste dans l'écoute de « la voix de la tradition, telle qu'elle peut se faire entendre dans son altérité propre ».

Parmi les artisans du grand chantier de la théologie au XX<sup>e</sup> siècle, et de Vatican II, mentionnons Marie-Dominique Chenu (1895-1990). Alors que Léon XIII (pape de 1878 à 1903) avait soutenu le renouveau du thomisme (Bulle *Æterni Patris Unigenitum* de 1870) et que ce dernier avait souvent été récupéré dans une visée spéculative et déductive, selon une inspiration de type scolastique tardif (Suarez), les dominicains du Saulchoir œuvraient pour situer saint Thomas dans le contexte de son temps – à l'instar du Père Lagrange qui s'attachait à situer la Bible dans l'histoire des civilisations du Proche-Orient. Voir les deux maîtres-livres de Chenu : *Une école de théologie, le Saulchoir*, Paris, 1937 – ouvrage condamné en 1942, réédité en 1985 avec des commentaires et 1985 aux Ed. du Cerf – et *La théologie comme science au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, article en 1927, puis livre en 1942, remanié en 1957, actuellement Ed. Vrin 1975. La théologie relève certes de la foi, mais elle n'est pas hors du temps des hommes. Le véritable thomiste consiste, à l'exemple de saint Thomas, à retourner toujours à « la position des problèmes » et à être présent à son temps, celui du XIII<sup>e</sup> siècle, puis le nôtre afin de discerner comment ces mêmes problèmes se posent. « C'est de bon thomisme que de faire l'histoire de la pensée thomiste, de voir son âme unie à son corps. »

7. Dans le discours du 25 janvier 1959, par lequel le Pape annonce la tenue du concile. Paul VI reprendra le mot de son prédécesseur dans l'Encyclique *Ecclesiam suam* (1964) : « Cela ne doit pas donner à penser qu'il faille situer la perfection dans l'immuta-

bilité des formes que l'Église s'est données au cours des siècles ; l'idéal n'est pas non plus d'éviter le rapprochement avec le tour de pensée et les manières de faire ayant cours de notre temps, en ce qu'ils ont d'acceptable. L'expression popularisée par Notre vénéré Prédécesseur Jean XXIII, aggiornamento, Nous restera toujours présente pour exprimer l'idée maîtresse de Notre programme ; Nous avons confirmé que telle était la ligne directrice du Concile, et Nous le rappellerons pour stimuler dans l'Église la vitalité toujours renaissante, l'attention constamment éveillée aux signes du temps, et l'ouverture indéfiniment jeune qui sache « vérifier toute chose et retenir ce qui est bon » (1 Th 5, 21), en tout temps et en toute circonstance. » n° 52.

8. *Gaudium et spes*, « Constitution pastorale : L'Église dans le monde de ce temps » (1965). Le qualificatif « pastoral » indique d'emblée la dimension dialogale et fraternelle de ce grand texte.

9. Prière eucharistique pour des circonstances particulières D.

10. Voir, Guy Jobin, *Vatican II, le style et la rhétorique*, dans Joseph Famerée (dir.), *Vatican II comme style. L'herméneutique théologique du Concile*, Paris, Cerf Unam Sanctam Nouvelle série n. 4, 2012, p. 15-35. La notion de « style » est magnifiquement développée par Christoph Theobald dans son gros ouvrage *Le Christianisme comme style*. Une manière de faire de la théologie en postmodernité, 2 vol. parus en 2007 (Cerf). La foi ne va pas sans une manière d'être, et de vivre à la manière de Jésus, selon son style caractérisé comme « sainteté hospitalière ». Le style du disciple se définit alors « par la possibilité de laisser advenir ce qui se passe entre Jésus et ceux et celles qu'il croise ainsi que leur manière propre d'habiter le monde ».

11. *Ibid.* p. 21.

12. Je prends ce terme dans son acceptation basique, au sens de toute association regroupant des êtres humains pour un objectif à plus ou moins long terme.

13. Dans son passionnant ouvrage qui retrace le développement ainsi que le contexte historique et théologique de Vatican II, John W. O'Malley écrit : « On prenait le présent comme norme pour comprendre le passé. On explorait le passé à la quête d'indices évidents pour confirmer le présent – et parfois pour le 'développer' vers un futur qui l'amplifierait encore plus dans le même sens. » – *L'événement*

*Vatican II*, Bruxelles, Lessius, 2011, p. 61.

14. Voir le ch. VIII de *Lumen Gentium*.

15. De telles perspectives ne surgissent pas comme par enchantement. Elles proviennent des travaux accomplis dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle - souvent d'ailleurs suspectés par l'autorité romaine - par des théologiens tels qu'Henri de Lubac, Karl Rahner, Yves Congar, Marie-Dominique Chenu, qui redonnèrent à l'Église le sens de l'histoire et de la tradition authentique.

16. « En faisant mémoire de ton Fils, de sa passion qui nous sauve, de sa glorieuse résurrection et de son ascension dans le ciel, alors que nous attendons son dernier avènement, nous présentons cette ofrande vivante et sainte pour te rendre grâce. »

17. Voir Joseph Moingt, *Croire quand même*, Paris, Edition Temps présent coll. « Semeurs » 2010, p. 58.

18. La méconnaissance de la tradition peut faire tomber dans le simplisme : quand, par exemple, peut-être pour faire court, on parle de la vie de l'Église en la réduisant au binôme avant le Concile/après le Concile. Ainsi y aurait-il des chrétiens anté-conciliaires et d'autres qui seraient conciliaires. Sur cette opposition réductrice, Walter Kasper écrivait : « Le second concile du Vatican doit être compris comme tout autre concile - à la lumière de la tradition plus vaste de l'Église. Il est donc absurde, comme cela arrive malheureusement souvent chez les théologiens eux-mêmes, [...] de distinguer entre l'Église préconciliaire et l'Église postconciliaire, comme si l'Église

postconciliaire était une nouvelle Église, c'est-à-dire comme si, après une longue et sombre période de l'histoire de l'Église, l'Évangile originare n'avait été redécouvert que par le dernier concile. Au contraire, celui-ci se situe dans la tradition de tous les conciles antérieurs et voulait les renouveler ; c'est pourquoi il doit être interprété dans le contexte de cette tradition ». *Synode extraordinaire. Célébration de Vatican II*, Paris, Cerf, 1986, p. 653-4. Cependant ne faut-il pas faire droit à la catégorie de « rupture », si l'on veut tenir ensemble continuité et innovation ? Certes il n'y a point de rupture avec la tradition et point de discontinuité dans le « sujet » Église. Mais on doit faire place à une rupture dans le langage. A Vatican II l'Église se met à parler un autre langage, et elle commence à faire de la théologie de manière neuve.

19. *Gaudium et spes* 31. Contexte du passage : « Pour que tous les citoyens soient poussés à participer à la vie des différents groupes qui constituent le corps social, il faut qu'ils trouvent en ceux-ci des valeurs qui les attirent et qui les disposent à se mettre au service de leurs semblables. On peut légitimement penser que l'avenir est entre les mains de ceux qui auront su donner aux générations de demain des raisons de vivre et d'espérer. »

20. Christoph Theobald, *La différence chrétienne. A propos du geste théologique de Vatican II*, art. publié dans *Etudes* (janv. 2010) et repris dans le Hors-série *Vatican II. Histoire et actualité d'un concile*, 2010, p. 286.